

SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE

ET

SAINT LADISLAS DE HONGRIE

Au commencement du xix^e siècle, les théoriciens du romantisme allemand, Frédéric Schlegel, Jacques et Guillaume Grimm, soutinrent pour la première fois cette opinion qu'à l'époque de la dynastie arpádienne (xi^e-xii^e siècle), c'est-à-dire à peu près au temps où florissait la puissante poésie épique française et allemande, il a dû se produire aussi une première floraison de l'épopée hongroise, supérieure à celle du xvi^e siècle au point de vue poétique. François TOLDY (1805-1875), le créateur de l'histoire littéraire en Hongrie, était encouragé par leur exemple quand il aborda l'étude de la poésie légendaire de l'époque arpádienne, dans laquelle le groupe qui a été le mieux étudié suivant les méthodes philologiques est celui que son objet rapproche le plus du champ des recherches allemandes : le cycle des Huns, à l'éclaircissement philologique duquel une part très importante revient précisément aux germanisants hongrois.

Le temps est venu de soumettre à un examen aussi approfondi la branche la plus négligée jusqu'ici de ce genre poétique, nous voulons parler des fragments des chroniques hongroises relatifs à des événements du xi^e siècle, mais de caractère légendaire, et dont le rapport est frappant avec le résultat des recherches françaises. Bien que sur ce terrain aucun travail remarquable n'ait paru jusqu'à ce jour, on est arrivé à la conviction que les détails d'apparence légendaire

contenus dans cette partie des chroniques hongroises reposent sur des événements réels, bien que la matière historique ait forcément passé par le creuset d'une imagination mythique et naïve où elle a gagné son éclat et s'est changée en poésie. Le cycle de Saint-Ladislav, enrichi au cours des siècles, et jusqu'à nos jours même, par l'imagination hongroise, avec une tendresse inlassable, en est un remarquable exemple.

*
*
*

C'est au milieu des vicissitudes du xⁱ^e et du xii^e siècle que la poésie légendaire prend en Hongrie son plus grand essor : l'éclat de la royauté grandissant, le sort de la dynastie devient de plus en plus le centre de l'intérêt public. Sous la domination étrangère le roi saint Ladislav apparaît comme un libérateur, c'est en lui que s'exprime le type magyar et chrétien, la figure du roi-chevalier se précise : il sera le modèle que nul ne doit perdre de vue. Cabales de cour, intrigues étrangères, princes échappés de leur patrie et qui, par leur force et leur valeur, conquièrent une fiancée royale et un trône, embûches, luttes fratricides, rois en exil, bons et mauvais conseillers, hardis chevaliers, aventures et prouesses : les thèmes favoris de la légende et du romantisme médiéval se déroulent à nos yeux. Chose remarquable : dans ces « légendes royales », les motifs les plus constants, ceux qui depuis des siècles ont passé de peuple en peuple, se groupent autour de la figure la plus individuelle et le plus expressément hongroise. Dans le cycle de Saint-Ladislav, en effet, hormis quelques données historiques et quelques circonstances locales qui doivent être rapportées à l'imagination créatrice du peuple hongrois, nous ne rencontrons que les éléments traditionnels des légendes, et rien ne les caractérise mieux, dans leurs transformations protéennes, que la multiplicité déconcertante des moyens par lesquels ils se meuvent entre les limites les plus larges du temps et de l'espace.

Dans ces conditions, toute tentative pour faire remonter à telle ou telle source les légendes d'un cycle aussi embrouillé

ne peut être accueillie qu'avec méfiance, et tant qu'on ne disposera point d'un criterium tel que l'origine des différentes parties se présente avec une absolue certitude; on ne pourra que faire fausse route. L'objet de la présente étude est de montrer la concordance entre certaines parties des cycles de Saint-Jacques de Compostelle et de Saint-Ladislás de Hongrie, concordance telle que nous croyons devoir en conclure que des légendes ont été empruntées consciemment au premier et adaptées au second de ces cycles ¹. Malheureusement nos recherches n'ont pas été accompagnées d'un plein succès, car, faute des moyens nécessaires, nous n'avons pu encore achever l'examen des documents.

Nous allons donner ici, en vue d'une comparaison approfondie, les motifs principaux du cycle de Saint-Ladislás ².

1. C'est à la bataille de Cserhalom (1068) qu'apparaît pour la première fois la grande figure du saint. Le combat est déjà décidé, les païens ont pris la fuite. En poursuivant l'ennemi, László aperçoit tout à coup un guerrier cuman qui emporte en croupe une belle jeune fille hongroise. Croyant reconnaître la fille de l'évêque de Várad, Ladislás, malgré une profonde blessure, lance son cheval derrière le païen, il le serre déjà de près, mais ne réussit pas à le percer de sa lance. — « Ma sœur, crie-t-il alors à la jeune fille, prends ce Cuman par la ceinture et jette-toi avec lui à bas de cheval. » — Ce qu'elle fait tout aussitôt. Après une longue lutte avec le païen, Ladislás lui tranche le jarret et le tue ³. — Cet épisode ne se rencontre pas dans la légende de Saint-Jacques.

2. Le roi Salomon attaque ouvertement les fils de son

1. Dans son essai intitulé « *Nos vieilles légendes*. » (Régi legendáink, Katholikus Szemle, 1894, p. 407) M. Cyrill Horváth fait brièvement allusion à une certaine concordance entre la légende de Saint-Ladislás et celle de Saint-Jacques de Compostelle, mais sans en tirer aucun enseignement ni aucune conclusion générale.

2. Pour le recueil complet du cycle de Saint-Ladislás et l'histoire détaillée des légendes. cf. : J. Podhráczky : *Histoire du roi Saint-Ladislás*. Bude, 1836 et L. Szilárd : *Saint-Ladislás dans l'ancienne littérature hongroise*. Programme du Collège catholique de Keszthely pour l'année scolaire 1913/14. (tous les deux en hongrois). — Sur le cycle de Saint-Jacques, voir la *Bibliotheca Hagiographica Latina*, t. I, pages 604-609, où sont résumés tous les ouvrages relatifs à la question.

3. *Chronique viennoise*, c. LV, p. 74 ; *Chronique de Thuróc*, c. XLIV.

prédécesseur Béla (1074). L'ainé, Géza, qui entre temps a envoyé son cadet, Ladislav, chercher du secours, est défait à la bataille de Kemej et se dirige sur Vác. Mais le combat n'était pas encore décidé, les renforts sont arrivés à temps. Une apparition miraculeuse annonce quelle sera l'issue de la lutte. En plein jour une vision apparaît à Ladislav : un ange descend du ciel, une couronne d'or à la main, et la pose sur la tête de Géza. Les deux frères font vœu, s'ils sont vainqueurs, d'élever à l'endroit même une église à la Vierge Marie, et l'armée se met en marche dans la région de Cinkota. Ladislav chevauche à la tête de ses troupes et les range en bataille ; comme sa lance touche un buisson, il en sort une belette blanche comme neige qui grimpe le long de l'arme et va se blottir sous la robe du prince. Le combat s'engage, et se termine effectivement par la victoire des deux frères¹. — Jusqu'ici nous n'avons pas non plus trouvé de motif analogue dans le cycle de Saint-Jacques.

3. Le roi Salomon a été forcé de s'enfuir, Géza est monté sur le trône (1074) mais c'est vers Ladislav que le peuple a les yeux tournés. Après le couronnement, les deux frères sont allés revoir les lieux où l'ange est apparu à Ladislav. Tout à coup un cerf prodigieux surgit, qui porte entre ses ramures une torche enflammée ; il s'enfuit vers les bois et enfin s'arrête. Les guerriers lui lancent des flèches, mais la bête se jette dans le Danube et se dérobe aux yeux des poursuivants. Ladislav et Géza, voyant le doigt de Dieu dans cette scène, décident d'élever l'église votive à l'endroit même où s'est arrêté le cerf. C'est ainsi que Géza fonda l'église de Vác². — Cet épisode du cerf miraculeux, qui se répète dans le même cycle lors de la fondation de Nagy-Várad, est aussi un des motifs les plus saillants du cycle de Saint-Jacques : le cerf y joue le même rôle, dans les mêmes circonstances, mais, au lieu d'une torche, c'est un crucifix qui brille entre les branches de son bois et il guide vers une source l'armée des Chrétiens³.

4. Cependant Salomon, banni à Presbourg (Pozsony) machine des intrigues. Un jour que, sous un déguisement,

1. *Chronique viennoise*, c. LVIII, p. 85 ; *Chronique de Thuróc*, c. LII.

2. *Chronique viennoise*, c. LIX, p. 88 ; *Chronique de Thuróc*, c. LIII.

3. Cf. D. Bartolini, *anni biografici di S. Giacomo apostolo il Maggiore*. Rome, 1885, p. 55 ; et C. Pschmidt, *Die Sage von der verfolgten Hinde*. (La légende de la biche poursuivie.) Greifswald, 1911, p. 92.

le prince Ladislas passe au pied des murs, en quête d'un combat singulier, Salomon l'aperçoit sans le reconnaître. Il s'arme pour lui livrer bataille, mais à peine s'est-il approché de lui qu'il voit au-dessus de Ladislas une troupe d'anges, armés de glaives flamboyants ; alors Salomon s'enfuit : un homme gardé par les anges ne pouvant appartenir au commun des mortels ¹. Une scène analogue se rencontre également dans le cycle de Saint-Jacques : la légende rapporte qu'Alphonse, frère de Saint-Ferdinand, roi d'Espagne, se trouva un jour en face de païens qui finirent par prendre la fuite en voyant saint Jacques et la légion des anges tirer contre eux leurs épées flamboyantes ².

5. Après la mort de Géza, Ladislas est monté sur le trône ; Salomon continue ses intrigues, et le roi le fait enfermer dans le château de Visegrád. Mais sa captivité ne dure pas longtemps : l'année même (1083) où l'Eglise a inscrit au nombre des saints le premier roi de Hongrie, Etienne, avec son fils Eméric, Ladislas veut ouvrir le cercueil d'Etienne, mais tous les efforts sont vains. Alors lui apparaît l'esprit d'une nonne, du nom de Charitas : tant que Salomon ne sera pas en liberté, — déclare-t-elle, — on ne pourra ouvrir le cercueil. Là-dessus le roi fait mettre en liberté Salomon, et le cercueil se laisse ouvrir sans difficulté ³. — Si typique que soit cette légende, nous n'avons pu en trouver le pendant, jusqu'ici du moins, dans le cycle de Saint-Jacques.

6. Salomon, enfin réconcilié avec Dieu, et devenu ermite, achève ses jours au loin, sur les rives d'Istrie. La paix n'est plus troublée que par les incursions des Tartares. Un jour que le roi poursuit ces derniers, ils jettent leur or et leurs parures précieuses, afin de s'échapper plus aisément pendant que les Hongrois feront leur butin ; mais Ladislas perçoit la ruse : il adresse à Dieu une prière, et tous les trésors des païens sont changés en de vils cailloux, que la tradition nomme aujourd'hui encore « monnaie de Saint-Ladislas » ⁴. — Dans la légende de Saint-Jacques, les Sarrasins jettent également leurs trésors que l'oraison de Saint-Jacques transforme de la même façon ⁵.

1. *Chronique viennoise*, c. LXI, p. 91 ; *Chronique de Thuróc*, c. LV.

2. *Vita S. Ferdinandi regis Castellæ*, c. VII, § 39. — *Acta S. S. Mai*, VII, p. 323.

3. *Chronique viennoise*, c. LXIV, p. 95 ; *Chronique de Thuróc*, c. LVI.

4. Pelbartus de Temesvar, *Pomerium de Sanctis*, de S. G. Ladislao, 5, IV, 6.

5. D. Bartolini, *op. cit.*, p. 62.

7. Un jour que, semblable à Moïse, Ladislas errait dans le désert avec ses troupes que la famine commençait à décimer, ayant adressé au ciel une prière, il vit apparaître un troupeau de bêtes sauvages qui le suivirent docilement jusqu'à son armée ¹. — La concordance de ce motif avec un motif analogue dans la légende de Saint-Jacques a été notée aussi par M. Cyrille Horváth : là aussi un troupeau de bœufs et de cerfs apparaît à point pour servir de nourriture aux chrétiens affamés.

8. Dans des circonstances analogues, Saint-Ladislas vint au secours de son armée mourant de soif, en faisant jaillir une source d'un rocher qu'il frappa de sa hache d'armes. A Jászó-Döbröd, dans le comitat d'Abauj, une source porte encore le nom de « Fontaine-Saint-Ladislas » ². — Ce motif se retrouve dans le cycle de Saint-Jacques, mais, comme nous l'avons déjà vu, c'est le cerf miraculeux qui sert de guide aux soldats altérés ³.

9. Le roi, dont l'auréole des bienheureux, de son vivant même, avait ceint la tête, fut encore distingué après sa mort par la grâce divine. Suivant la tradition, il mourut à Nyitra et selon, ses dernières volontés, son corps devait être transporté à Nagyvárad (Grand Waradin) ; mais la chaleur estivale fit craindre que le cadavre n'entrât bientôt en décomposition, aussi voulait-on l'enterrer à Albe Royale (Székesfehérvár). Mais alors un miracle se produisit : une force mystérieuse enleva le corps avec le chariot où il était déposé et les porta jusqu'à Nagyvárad. Une abbaye de Bénédictins perpétue encore aujourd'hui le souvenir de cet événement miraculeux : « Abbatia B. M. V. de Curru, seu Kereki iuxta fluvium Körös ⁴ ». — Ce motif peut être rapporté au passage correspondant de la légende de Saint-Jacques ; on sait qu'Hérode-Agrippa fit décapiter le saint, dont le corps fut enlevé dans un chariot, comme celui de Saint-Ladislas, et transporté jusqu'en Galice ⁵. — M. Cyrille Horváth avait déjà mentionné cette concordance entre les deux cycles.

10. Déjà le XI^e siècle reculait peu à peu dans le lointain, que l'imagination populaire continuait encore à enrichir ces

1. *Vita S. Ladislai*, § 3. *Acta SS.* Jun. V, p. 317 ; Pelbartus, S. I. G.

2. Pelbartus, S. N. G.

3. D. Bartolini, *op. cit.*, p. 63.

4. *Vita S. Ladislai* § 6. *Acta SS.* Jun. V, p. 318 ; Pelbartus, S. I. G.

5. *Bibliotheca Hagiographica Latina*, t. I, p. 604.

légendes. On raconta que le jour où Ladislás fut canonisé, une étoile scintilla au-dessus de sa tombe ; c'est probablement à cette étoile et à cette translation miraculeuse que fait allusion la tradition nationale, qui nomme « Chariot de Saint-Ladislás » une des constellations ¹. — Dans le cycle de Saint-Jacques, une étoile resplendissante désigne également la sépulture du saint, ce qui explique la savante étymologie qui a été donnée du nom de « Compostella » (Campi stella) ².

II. Après la disparition de cet homme, en qui s'était incarnée l'âme de son peuple, l'imagination hongroise se plut à l'évoquer sans fin. En 1345, c'est-à-dire trois ans après le couronnement de Louis le Grand (Anjou), les Tartares envahirent la Transylvanie. Les Sicules (Székelys) et les Magyars, en dépit de leur petit nombre, se défendaient avec courage. Le combat durait depuis trois jours, or le chef de Saint-Ladislás, conservé dans l'église de Várad, avait disparu, et toutes les recherches étaient vaines. Quand enfin le gardien le retrouva à sa place accoutumée, la tête était baignée de sueur comme après un rude travail. Ce phénomène mystérieux fut expliqué quelque temps après par un vieux Tartare, fait prisonnier pendant la bataille. — Ce n'étaient, dit-il, ni les Sicules ni les Magyars qui les avaient vaincus, mais ce Saint-Ladislás que les Magyars avaient appelé à leur secours. Les autres prisonniers confirmèrent ces paroles : ils avaient vu à la tête de l'armée hongroise un guerrier de haute stature, monté sur un grand cheval, une couronne d'or au front, une énorme hache au poing. — c'est lui qui les avait battus. Mais ce guerrier n'était pas un mortel, car ils avaient aperçu au-dessus de lui, au sein d'une gloire rayonnante, une reine d'une merveilleuse beauté. Il est clair, ajoute la chronique, que la Vierge Marie elle-même et Saint-Ladislás avaient secouru les Hongrois, qui combattaient pour le Christ ³. — Nous verrons plus loin que cette légende est un thème favori dans le cycle de Saint-Jacques.

Cet exposé du cycle de Saint-Ladislás, d'où l'on a omis les légendes bien connues postérieures au xv^e siècle, comme celles de l'herbe de Saint-Ladislás, de la brèche de Torda, etc., montre clairement qu'à trois seulement de ces légendes

1. *Vita S. Ladislai* § 9, *Acta. Jun.* V, p. 318 ; Polbertus., S. I. H.

2. *Historia Compostellana*, I, 1, *Acta SS. Jun.*, VI, § 46.

3. *Chronique de Dubnicz*, c. XLIII.

n'en correspond aucune dans le cycle de Saint-Jacques. La première, sur le rapt de la jeune fille, a l'allure d'une relation véridique, de sorte que nous sommes forcés d'y voir le récit d'un événement réel. Quant aux deux autres, elles ont aussi un fond historique, et seuls l'ange, l'esprit de la nonne Charitas et la belette doivent être considérés comme des motifs légendaires. Par contre, les huit autres présentent plus ou moins d'analogie avec les légendes de Saint-Jacques. Mais la similitude des motifs — aucun ne saurait caractériser exclusivement le cycle de Saint-Jacques, non plus que celui de Saint-Ladislav — étant un des traits les plus fréquents de la poésie légendaire du moyen-âge, quelle importance convient-il d'attribuer à ces analogies ? C'est à cette question que nous allons essayer de répondre.

*
* *

Nous nous proposons de prouver par une analyse détaillée qu'au milieu de cette multiplicité de motifs similaires, c'est précisément au cycle de Saint-Jacques de Compostelle que se rattache le plus étroitement celui de Saint-Ladislav, et de répondre en même temps aux questions que doit se poser tout commentateur de légendes : sous quelle forme l'imagination créatrice du peuple hongrois a-t-elle reçu la matière du cycle de Saint-Ladislav, qu'a-t-il fallu ajouter, quels changements étaient nécessaires et pourquoi ces changements ?

L'espace nous manque pour traiter séparément chacune des huit légendes, démêler pour chacune d'elles la chaîne des motifs, remonter dans chaque cas particulier au cycle de Saint-Jacques, expliquer chacune des transformations qu'elles ont subies, enregistrer, en un mot, le processus de leur évolution. D'ailleurs, nous nous sentons d'autant plus autorisés à nous dispenser de ce travail qu'il suffit pour l'exécuter, grâce aux nombreuses indications fournies par la *Bibliotheca Hagiographica Latina*, de disposer des moyens matériels. Cependant, et pour ne pas écarter le problème, nous allons répondre aux questions qui se posent, en étudiant tout au moins un côté caractéristique.

La légende du *patrocinium* (voir le n° 11) qui caractérise particulièrement le culte des deux saints, nous paraît la plus propre à ce but. En effet, dans la représentation artistique des actes miraculeux de saint Jacques, cet épisode ne manque jamais, et d'autre part la sèche narration de la chronique de Dubnicz a pu, même après des siècles, inspirer les poètes hongrois, entre autres Jean Arany (1853): auteur du plus beau poème écrit sur saint Ladislas. Cette légende, qui se rattache par son idée fondamentale à celle du Kyffhaus, remonte à l'antiquité classique : nous lisons dans Plutarque (Thes. c. 35) et dans Pausanias (l. I, c. 15, a. 3) que Thésée quitta les Enfers et apparut tout à coup, armé de pied en cap, sur le champ de bataille de Marathon, pour changer le sort du combat. Comment de cette légende a pu dériver celle de saint Jacques, est ici une question secondaire : l'essentiel est que, dans son évolution, elle présente les variantes que voici :

1. Mariana, *Historia Hisp.* lib. VII, c. 13 ; Rodericus Tolanus, *Rerum Hisp.* lib. IV, c. 13 ; *Acta SS.* Jul. VI, p. 37.
2. Lucas Tudensis, *Hispania Illustrata*, l. IV, p. 76.
3. Franciscus Bergansa, *Antiquitates Hispaniæ*, p. II, p. 544. *Chronicon ex monasterio S. Petri de Cordena*, p. 583.
4. Lucas Tudensis, *Hispania Illustrata*, t. IV, p. 114 ; *Acta SS.* Jul. VI, 38.
5. *Acta SS.* Jul. VI. 39.
6. Petrus Maffei, *Historiarum Indicarum libri XVI*, p. 235.

Cette liste est d'ailleurs loin d'être complète, comme le prouve cette citation du Bollandiste : « Haud dubite plurahuiusmodi reperirem exempla, si mihi omnes Hispaniæ historias pervolvere vacarent »¹.

Au point de vue de leur contenu, les variantes énumérées sous 1, 2 et 3 sont étroitement liées : chacune d'elles traite en effet la victoire du roi Ranimirus à Clavigium. D'après ces récits, les Chrétiens doutaient déjà du succès de leurs armes, mais la veille du combat saint Jacques apparut à Ranimirus

1. *Acta SS.* Jul. VI, p. 39.

et lui promet la victoire. La bataille s'engage, les Chrétiens appellent à grands cris saint Jacques à leur secours. Miracle ! Le saint, monté sur un cheval blanc, bannière au poing, apparaît. A cette vue l'ennemi jette ses armes et s'enfuit en désordre. — La quatrième variante raconte la victoire d'Emerite, remportée par Aldefonse en 1230. Du précédent récit, elle n'a gardé que le trait le plus saillant : la bataille est presque perdue, quand saint Jacques apparaît, à la tête d'une troupe céleste, les Maures sont défaits, leur roi Abensuth blessé. — La cinquième version narre la victoire de Xerrez, remportée également dans le premiers tiers du xiii^e siècle, par le roi Alphonse, et due aussi à l'apparition de Saint-Jacques. Cette variante mérite d'autant plus l'attention qu'ici, comme la légende de Saint-Ladislas, l'ennemi lui-même témoigne de l'intervention miraculeuse. C'est à cause de cette concordance remarquable, qui se retrouve également à propos de la sixième variante, que nous avons étendu notre étude à cette dernière, bien qu'elle date d'une époque postérieure à celle où s'est formée la légende de Saint-Ladislas.

Ces variantes peuvent servir à formuler le type, dans lequel s'enchaînent les motifs suivants :

I. 1. Une faible troupe de Chrétiens se trouve face à face avec une puissante armée païenne.

2. Les Chrétiens commencent à désespérer, mais avant la bataille saint Jacques apparaît à leur chef et lui promet la victoire.

II. 3. Le combat s'engage, les Chrétiens invoquent à haute voix le secours de saint Jacques.

4. Monté sur un cheval blanc, une bannière à la main, apparaît Saint-Jacques, et grâce à son intervention les Chrétiens remportent la victoire.

5. Un ennemi tombé en captivité explique les causes de cette victoire inattendue en décrivant l'apparition de saint Jacques.

Aucune des versions ne réunit tous ces motifs, mais le quatrième les caractérise toutes. C'est le trait essentiel, le

coup de théâtre sans lequel la légende serait inconcevable. Très important est aussi le deuxième motif, qui prépare, pour ainsi dire, et justifie le coup de théâtre. Aucune des versions n'est donc logique si le second et le troisième motif ne s'y rencontrent pas.

Si nous comparons ce type à la légende de Saint-Ladislav, nous constatons que chacun des motifs s'y retrouve, à l'exception du deuxième, que remplace un nouvel épisode servant aux mêmes fins et basé sur un fait historique : le chef de Saint-Ladislav conservé à Nagyvárád. D'après feu Mgr Arnold Jpölyi, ce nouveau motif s'expliquerait par l'ancienne coutume hongroise d'emporter au combat les reliques des saints, comme pour implorer d'eux la victoire. Cependant il est plus vraisemblable que l'imagination populaire a cherché consciemment à motiver la scène de l'intervention miraculeuse, et que le fait historique dont nous venons de parler lui a suggéré cette invention. Quoiqu'il en soit, il est hors de doute que non seulement la légende de Saint-Ladislav, où se mêlent d'ailleurs tous les motifs du type auquel appartient le cycle de Saint-Jacques, a gagné par cette addition en relief et en clarté, mais aussi que l'apparition du saint y est ainsi motivée d'une manière beaucoup plus naturelle que dans n'importe laquelle des légendes de Saint-Jacques précédemment résumées, comme on peut le voir par ces fragments, opposés à dessein l'un à l'autre, de la légende hongroise et de la légende occidentale :

Chronique de Dubnitz c. XLIII,
cf. Toldy, *Anal. Monum.*, I, 97 :

Dicitur quoque, quod quamdiu bellum inter Christianos et ipsos Tartaros duravit, caput sancti regis Ladislai in ecclesia Waradiensi non inveniebatur. Mira certe res ! Cum igitur subcustos eiusdem ecclesiæ, causa requirendi ipsum caput, sacristiam ingressus fuisset, reperit ipsum caput in suo loco iacere ita insudatum, acsi vivus de maximo labore vel calore æstus aliunde reversus fuisset, quod factum idem subcustos non tantum ipsis canonicis, sed etiam multis religiosis viris publicavit. Ad probationem vero prædicti miraculi, quidem ex prædictis Tartaris captivis, valde decrepitis, aiebat : quod non ipsi Siculi et Hungari percussissent eos, sed ille Ladislaus, quem ipsi in adiutorium suum semper vocant, dicebantque et alii sui socii : quod cum ipsi Siculi contra eos processissent, antecederet eos quidam magnus miles, sedens super arduum equum, habensque in capite eius coronam auream et in manu sua dolabrum suum, qui omnes nos cum valdissimis ictibus et percussionibus consumebat. Super caput etiam huius militis, in aëre, quædam speciosissima domina mirabili fulgure apparuit, in cuius capite

Rodericus Toletanus, *Libri IV, Rerum Hisp.*, c. 13.

Post hæc autem Ranimirus nolens otiosus a Dei servitis inveniri, aggressus est loca Arabum, et tam in villis, quem in agris cuncta, quæ reperit, etiam Anagarum, incendio concremavit. Tunc Sarraceni cum maxima multitudine occurrerunt : exercitus autem regis Ranimiri, visa multitudine, in locum, qui Clavigium dicitur, se recepit. Cumque in nocte de certamine dubitaret, apparuit ei beatus Jacobus confortans eum, ut certus de victoria, sequenti die bellum Arabibus instauraret. Cumque diluculo surrexisset, visionem episcopis et magnatibus revelavit : qui pro visione gratias exsolventes, ad pugnam omnes se communiter paraverunt. Apostoli oraculo roborati. Sed ex alia parte Sarraceni confusione turbati, Christianorum gallis¹ terga dederunt, ita quod ex eis septuaginta millia ceciderunt ; in quo bello beatus Jacobus in equo albo vexillum manu bajulans fertur apparuisse. Tunc rex Ranimirus cepit Albaidam, Clavigium, Calagurram, et multa alia, quæ regno adiecit. Ex tunc [ut] fertur, hæc invocatio inolevit : Deus adiuva et Sancte Jacobe. Tunc etiam vota et donaria beato Jacobo persolverunt, et in aliquibus locis non ex tris-

1. Lege gladiis.

corona aurea, decore nimio ac claritate adornata videbatur. Unde manifestum est, prædictos Sículos pro fide Jesu Christi certantes, ipsam beatam virginem Mariam et beatum regem Ladisleum contra ipsos paganos, qui in sua virtute et multitudine gloriabantur adiuvasse.

titia aut necessitate, sed devotione voluntaria adhuc solvunt.

Acta SS. Jul. vi, 39.

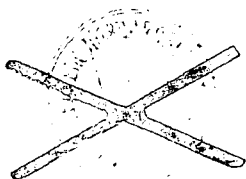
... Grande eo die miraculum in favorem Christianorum creditur speratus fuisse Deus, misso ad eos in prælio juvandos sancto apostolo Jacobo, idque duabus de causis sustineri potest. Primum, quia impossibile erat, Christianos tam paucos de Mauris deculpo pluribus reportare victoriam istius modi absque simili auxilio. Deinde, quia plurimi ipsorummet Maurorum dixerunt, se vidisse equitem equo albo invectum, cum vexillo albo in manu sua, gladio evaginato in altera, quem alii multi equites albi sequebatur; vidisse etiam per aërem discurrentes angelos: quodque equites isti multo plus damni inferebat Mauris, quam ipsimet Christiani, quorum etiam aliqui idem se conspexisse testari sunt.

En examinant les autres légendes du cycle de Saint-Ladislav, on arrive à la même conclusion. Bien des motifs y sont communs au fonds légendaire du Moyen-Age, mais c'est avec le cycle de Saint-Jacques de Compostelle qu'elles présentent le plus d'analogie. Une autre question se pose : faut-il s'expliquer cette similitude par des emprunts conscients et voulus, ou bien y voir simplement le résultat naturel du mystérieux travail de l'imagination populaire ? Les lignes qui suivent jetteront peut-être quelque clarté sur ce problème. En étudiant le culte de Saint-Ladislav, nous nous efforcerons d'y rechercher les traits propres à justifier psychologiquement la concordance des deux cycles, c'est-à-dire à prouver que nous nous trouvons en présence d'emprunts volontaires.

Les deux grands saints de la nation hongroise sont le roi Saint-Etienne et le roi Saint-Ladislav. Le premier était un apôtre, pour qui le peuple hongrois ne pouvait s'enthousiasmer, qu'il ne pouvait même comprendre, bien qu'il eût vaguement conscience de sa sainteté. A peine abandonné, l'ancien culte païen semblait encore régner sur les âmes ; les hommes seuls étaient baptisés, la nation ne l'était pas : pour qu'un peuple devienne chrétien, il faut que son idéal le devienne, il faut que dans son christianisme, purement passif jusqu'alors, aient passé son courage, ses passions et ses traditions belliqueuses. C'est ce qui manquait en Hongrie jusqu'à Saint-Ladislav... Lui n'enseigne pas : il lutte, il combat pour sa foi, il incarne le christianisme magyar. Tout ce que la nation sent en elle-même de bon, de noble et de beau, elle le retrouve en son roi, mais le retrouve magnifié. Elle s'identifie avec lui, en même temps qu'elle le reconnaît pour sien.

C'est dans cette observation, d'ailleurs assez connue, qu'il faut chercher la raison psychologique de l'étroite concordance entre les cycles de Saint-Jacques et de Saint-Ladislav, et, en d'autres termes, de la présence d'emprunts réfléchis. En effet, le culte voué aux deux saints présente le même caractère dont les traits principaux sont les suivants :

1. *Saint-Jacques et Saint-Ladislav incarnent tous deux les vertus chrétiennes et nationales.* Leur situation géographique a fait de l'Espagne et de la Hongrie médiévales les bastilles de la Chrétienté en face des envahisseurs païens (Maures ou Turcs) et de leurs rêves de domination. Au cours des luttes séculaires que les deux peuples soutinrent pour la Croix et la patrie, il se forma dans les cœurs un sentiment singulier, où se fondirent le patriotisme et la foi, soutenus par la confiance inaltérable et la passion des martyrs. L'amour du pays pénétrait la dévotion et la dévotion enflammait jusqu'au fanatisme l'amour du sol natal menacé par les Infidèles. Combattre et mourir pour la patrie, c'était combattre et mourir pour le Christ. La fidélité dans la foi et dans le patriotisme et la fusion



de ces deux sentiments distinguent l'âme hongroise autant que l'âme espagnole, et les représentants typiques de cette mentalité, héros de la foi et du patriotisme, sont d'un côté Saint-Jacques et de l'autre Saint-Ladislav.

2. — *Saint Jacques et saint Ladislav personnifient l'idéal chevaleresque.* — Une des manifestations les plus caractéristiques du christianisme médiéval est l'esprit chevaleresque, mais, s'il atteignit jamais à la perfection, ce fut chez les héros de la foi et du patriotisme. De là vient que les traditions nationales espagnole et hongroise vénèrent en Saint-Jacques et Saint-Ladislav l'idéal de la chevalerie. « *Insignis athleta Christi* », « *athleta patriae* » sont des expressions usuelles dans leurs légendes. Celle de Saint-Ladislav donne à cette pensée une forme précise en empruntant à l'Ancien Testament ce passage que la tradition applique à Saül (I. Sam. X, 23) : « Les autres hommes ne lui venaient qu'à l'épaule », ses membres étaient musculeux « comme ceux d'un lion »². Cette description imaginée, d'ailleurs un lieu commun³ dans ce genre de récits, fait défaut dans le cycle de Saint-Jacques, ce qui s'explique aisément : Saint-Ladislav a partagé la vie de son peuple et c'est de son vivant même que s'est développée sa légende, tandis que Saint-Jacques (en réalité Jacques l'Apôtre) n'appartient à l'Espagne qu'après son martyre et la translation miraculeuse de ses cendres, sa mémoire devenant alors l'objet de la vénération populaire. Naturellement, cette circonstance n'a pas influé sur la tradition nationale, qui voyait en lui l'idéal du chevalier, comme l'atteste la fondation d'un ordre en son honneur (1176). — C'est dans le prestige dont jouissait Ladislav qu'il faut chercher l'origine d'un récit très en faveur et repris à différentes époques, suivant lequel il allait être choisi pour conduire la première croisade⁴ quand la mort renversa ce projet.

1. F. Morand, *Narratio Guardi de Molendinis, decani Ariensis*. Revue des sociétés savantes, 2^e série, 1861, p. 501. G. Pray, *Dissertatio de S. Ladislavo, Posonii*, 1774, p. 17.

2. *Vita S. Ladislai* § 2. *Acta SS.*, Jun., V, p. 317.

3. La description que donne de Charlemagne le Pseudo-Turpin en est un exemple des plus caractéristiques. (L. Gautier : *Les Epopées françaises*. III. Paris, 1880, pp. 118-120). — Sur les diverses adaptations de ce motif, cf. B. Heller. *Le roman arabe d'Antar* (en hongrois). Budapest, 1918, p. 215.

4. *Vita S. Ladislai*. § 4. *Acta SS.* Jun., V, p. 318.

3. *Saint Jacques et saint Ladislas sont considérés comme les patrons du pays.* — La chrétienté regarde la Vierge Marie comme sa patronne céleste, par suite de cette vénération générale, de cette « insigne dévotion » (*hyperdulia*) qui s'adresse à la mère de Dieu, à la Médiatrice. Une justification classique de ce « *patrocinium* » est la légende des trois lances ¹, contée par Gerardus de Fracheto et popularisée, sous une forme presque dramatique, par le fameux tableau de Rubens. Cependant, et la plupart du temps sous l'influence de facteurs historiques, la piété populaire ne s'est pas conformée partout à cette conception religieuse : le peuple espagnol par exemple, bien que son culte traditionnel pour la Vierge Marie domine toute sa piété, vénère en Saint-Jacques de Compostelle son patron national ², car c'est avec lui que le christianisme a pénétré en Espagne. Par contre, certaines nations revendiquent particulièrement le *patrocinium* de la Vierge, la Hongrie notamment, par suite de la tradition historique d'après laquelle le roi Saint-Ladislas, à son lit de mort, mit son royaume sous la protection de Marie ³. C'est pour cette raison que les Hongrois ne nomment jamais Marie par son véritable nom, mais l'appellent toujours Sainte-Vierge ou Notre-Dame, et qu'ils se nomment eux-mêmes « la nation de la Sainte-Vierge » ⁴. Ce *patrocinium* de Marie n'a d'ailleurs rien d'exclusif, puisqu'il n'empêche pas celui de Saint-Ladislas, comme le prouvent une longue série de faits historiques. Qu'il nous suffise de nous référer à la sixième et à la neuvième des lettres écrites au pape Jean IV par Jean de Hunyade, le vainqueur des Turcs, où il parle de Saint-Ladislas comme du patron national ⁵. Pendant le Moyen-Age, la Hongrie défendit contre les Infidèles, dont la puissance s'étendait de plus en plus, la civilisation occidentale et la chrétienté tout entière. Quel saint pouvait sembler plus propre au rôle de patron que celui en qui s'incarnaient les vertus chrétiennes et les vertus patriotiques, l'idéal de la chevalerie : Saint-Ladislas ?

1. F. Holik, *Index Miraculorum Marianorum Indioi A. Ponceleti in Anal. Bolland.*, t. XXI, vulgato superaddendus, Budapestini, 1920... Sub num. 54.

2. P. Maffei, *Historiarum Indicarum libri XVI*, p. 235. Cf. A. Macedo : *De Divis tutelariibus orbis Christiani*, p. 232.

3. Hartvicus, *Vita S. Stephani*, c. 40, éd. M. Florianus, *Fontes Domestici*, t. I, p. 61.

4. Pelbartus de Temesvar, *Pomerium de Sanctis*, S. de S. Gerardo, D.

5. G. Schwandtner, *Scriptores Rerum Hungariae*, t. II, p. 23 et 26.

4. A ces traits communs peut s'ajouter encore la vénération pour les reliques de Saint-Ladislav, — laquelle concorde d'une manière si frappante avec le culte des reliques de Saint-Jacques, — et qui donnait à Nagyvárád ¹, tout au moins dans les limites du royaume de Hongrie, l'importance que la ville de Compostelle dut au culte de Saint-Jacques, mais dans la chrétienté tout entière. Au Moyen-Age, en effet, Compostelle fut le lieu de pèlerinage le plus fameux après la Terre Sainte, et durant des siècles ne cessa d'attirer des milliers et des milliers de fidèles ². — Les Hongrois furent entraînés aussi par ce courant irrésistible où se confondaient toutes les nations de l'Occident catholique et de l'Orient schismatique. Un poète hongrois du xvi^e siècle, András Horvát de Szkáros, parle de Compostelle, dans un de ses poèmes (Sur la miséricorde divine etc.) comme d'un lieu où depuis des siècles les Hongrois allaient en pèlerinage ³. On relève parmi les noms de ces fidèles un certain Hynamus Lank, en 1307 ⁴, — Georges, fils du « comes » Krissafán, en 1353 ⁵, — Laurent Rátholdy de Pászthó, en 1411 ⁶ etc. Nagyvárád, en Hongrie du moins, jouissait de la même faveur : la dalle du tombeau de Saint-Ladislav commença bientôt à s'user sous les génuflexions et les baisers des fidèles. De même que les rois et les bergers suivirent jadis l'étoile de Béthléem, les princes s'assemblaient avec les humbles devant la sépulture du saint. Le roi Etienne II s'y rendit déjà, et son âme inquiète et farouche connut un sentiment de paix qu'elle n'avait jamais éprouvé encore. Ses successeurs firent le même pèlerinage ⁷... Dans un document daté de 1342, Louis le Grand d'Anjou, roi de Hongrie, déclare qu'à l'exemple de ses aïeux, les rois Charles, Ladislav IV, Etienne V, Béla IV et Eméric, de glorieuse mémoire, il a visité la tombe du saint,

1. Cette ville purement hongroise a été attribuée à la Roumanie par le traité de paix de Trianon.

2. Sur l'histoire des pèlerinages de Compostelle, cf. R. Rörich, *Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande*. Innsbruck, 1900, p. 31.

3. A. Szilády : *Vieux poètes hongrois du XVI^e siècle* (Collection des vieux poètes hongrois, II) (en hongrois). Budapest, 1880, p. 204.

4. C. Fejér, *Codex Diplomaticus*, t. VIII, I, p. 240.

5. F. Toldy, *Un pénitent hongrois en Irlande au XIV^e siècle* (en hongrois). Századok, 1871, p. 269.

6. H. Delahaye, *Le pèlerinage de Laurent de Pászthó au purgatoire de S. Patrice*. Analecta Bollandiana, t. XXVII, p. 39.

7. F. Podhraczky, *op. cit.*, p. 20 ; où sont rassemblées un grand nombre de données relatives à ce sujet.

en compagnie des barons de l'Empire, aussitôt après son couronnement¹. Ses paroles semblent indiquer qu'il ne faut pas voir simplement dans ce pèlerinage un acte individuel de dévotion, mais plutôt une cérémonie consacrée par laquelle s'achevait le couronnement. Celui-ci comporte en effet un serment, que Louis le Grand, comme ses prédécesseurs, prêta probablement sur la tombe même de Saint-Ladislav. — La coutume autrefois générale de faire un serment solennel (*assertorium*) sur les reliques de ce saint² paraît confirmer cette supposition.

Poussés par le même sentiment pieux qui attirait vers le tombeau du saint le roi, les grands et le peuple, beaucoup choisirent leur sépulture dans le voisinage de ce lieu. C'est là qu'on enterra le roi Charles Robert d'Anjou, avec sa seconde femme Béatrice, et que le roi Sigismond, mort au loin, à Znaim en Moravie, voulut être enseveli à côté de Marie, sa première épouse, la fille de Louis le Grand. C'est là que les membres de la race princière d'Aba et du clan de Borsa, et les évêques de Várad trouvèrent enfin le repos qu'ils avaient vainement cherché pendant leur vie.

Comme on peut le constater par ces nombreux exemples, il est certain que ce culte et particulièrement les pèlerinages à Nagyvárad ne s'expliquent point par la simple dévotion, mais plutôt par cette force merveilleuse qui attirait vers Compostelle les chrétiens du monde entier. Ce n'est pas là une analogie forcée, mais une conclusion qui s'impose si l'on considère que les Hongrois n'ont pas consacré encore le même culte à la Dextre du roi Saint-Etienne, fondateur du royaume, et qu'ils n'allaient pas non plus en pèlerinage à Székesfehérvár (Albe Royale), où les rois de la dynastie arpádienne, les descendants du chef qui leur a conquis une patrie, dormaient leur sommeil éternel.

La communauté de caractère que présentent les cycles de Saint-Jacques et de Saint-Ladislav donne toute leur signification aux analogies signalées plus haut et nous amène logiquement à considérer les emprunts faits par la légende hongroise à la légende espagnole comme la conséquence

1. G. Fejér, *op. cit.*, t. IX ; I, p. 58.

2. F. Podhraczky, *op. cit.*, p. 30.

3. F. Podhraczky, *op. cit.*, p. 70.

naturelle d'une affinité de sentiments. Les figures des deux héros, aussi bien que leur culte lui-même, offrent assez de ressemblance pour expliquer psychologiquement la similitude des deux cycles et justifier l'hypothèse d'emprunts volontaires. Nous devons nous contenter provisoirement de ces raisons, mais il n'est pas impossible que des recherches plus étendues viennent donner à notre théorie un fondement beaucoup plus solide.



Comment les légendes de Saint-Jacques ont-elles pénétré en Hongrie ? A cette question les pèlerinages de Compostelle nous fournissent la réponse. Depuis les recherches de M. Joseph Bédier, l'importance des pèlerinages de Compostelle dans l'histoire des légendes n'est plus mise en doute par personne : dans tous les pays de l'Europe, les pèlerins suivaient certains itinéraires fixes, et les jongleurs que l'on rencontrait aux étapes propageaient les légendes appropriées au culte des différents saints. Le clergé avait soin de les aider dans cette tâche, afin d'attirer les fidèles dans les lieux de pèlerinage. — Telles sont les constatations qui ont conduit M. Bédier à soutenir que l'épopée française est née dans les foires et sur les routes des pèlerins, particulièrement sur la route de Compostelle. Or, si nous considérons d'une part la concordance entre le cycle de Saint-Jacques et celui de Saint-Ladislav et d'autre part les raisons de cette analogie, enfin les voyages que nombre de Hongrois firent à Compostelle, nous ne pouvons qu'appliquer au cycle de Saint-Ladislav les enseignements de la théorie de M. Bédier. L'application de cette théorie aux légendes hongroises permet deux conclusions d'une portée générale :

I. Le cycle de Saint-Ladislav est le fruit d'emprunts volontaires : il n'est pas le produit spontané d'une « âme collective de la foule », mais bien l'œuvre individuelle et consciente d'hommes préparés à une pareille tâche ; loin d'être composé d'éléments plus ou moins anciens puisés dans la poésie légendaire hongroise, il constitue — dans la mesure où il y

a eu emprunt — une création méthodique où toutes les parties se tiennent.

2. Le cycle de Saint-Ladislav est né de cette exaltation religieuse et guerrière dont les croisades et les luttes contre les Maures ont été la conséquence, et peut être considéré comme l'unique monument hongrois de l'esprit chevaleresque médiéval.

(Budapest)

FLÓRIS HOLIK.